

UN AMOUR FLOU

Accroupie sur le lit, les jambes repliées dans les mains, Mathilde, pétulante, s'éventait :

– Non, non, ne me mords pas, tu me fais mal ! Eh bien toi, on peut dire que tu es long à démarrer mais quand tu t'y mets !

À califourchon, Jean tout rouge, un pétard explosé, le nez dans les gros seins de Mathilde manquait d'oxygène.

Il était ravi de ses exploits. Il avait tout exploré de la face sud à la face cachée de cette nymphe. De s'être contenu trop longtemps il rattrapait avec fougue le temps perdu.

Mathilde lui secoua les cheveux en bataille de la même façon qu'elle aurait caressé un jeune chien en rut. Depuis hier soir qu'ils s'étaient enfermés chez elle ils n'étaient plus sortis du lit. Une passion aussi subite qu'inattendue.

Après leur déjeuner sur la place de l'horloge, l'après-midi avait été agréable. Au dessert, certainement adouci par les pommes qu'elle lui tendait il avait trouvé le timbre de sa voix plus velouté. Aussi quand elle lui avait proposé à la fermeture de la librairie d'aller au cinéma il n'avait pas refusé.

Puisqu'elle avait décidé de le provoquer une fois de plus il relèverait le défi comme un grand garçon même s'il ne se sentait pas très à l'aise dans ses chaussures vernies, mais les chaussures ne devaient pas y être pour quelque chose.

Habituellement le vendredi soir il rentrait chez lui, grignotait devant la télé quelques surgelés que sa mère lui déposait la semaine dans son congélateur. Mais ce soir, il avait dit oui et puis le cinéma...

En fait les salles de projection réservaient des surprises.

Mathilde profitant de l'obscurité s'était subitement jetée sur sa bouche, l'embrassant, plutôt l'aspirant goulûment. Surpris, il se laissa faire. Même il prit goût, le mélange des glandes salivaires secrétant parfois des sensations aphrodisiaques, tout en émoi, il oublia sa collègue de travail, une cucul la praline pour ne plus voir en Mathilde qu'une bombe sexuelle mais à l'entracte le pétard était un peu mouillé.

B.C.B.G, il avait réajusté sa cravate mais Mathilde faisait la moue caressant son torse glabre.

– Mon petit Jean avait-elle chuchoté, je veux te sentir.

A la fin du film, blottie dans le creux de son épaule, la main sur son sexe l'allumeuse prenait des airs de salope. Elle ne pouvait se satisfaire de quelques câlineries :

– Je t’invite à prendre un verre chez moi, lança-t-elle spontanée, en toute amitié ajouta-t-elle, espiègle.

L’offre était généreuse mais le doute n’était plus permis. Jean accepta.

Dans l’appartement Mathilde l’installa aussitôt sur un lit moelleux mais Jean, pusillanime, figé sur le bord, envahi de borborygmes donnait l’impression d’attendre son tour dans un cabinet médical.

Impatiente, frénétique elle le déshabilla sans ménagement. Son amant mis à nu, à califourchon dans sa jupe écossaise elle se déhancha langoureusement. Parade de guêpe, elle glissa sa culotte livrant à Jean un peu de sa toison. Frénétique, elle se posa sur le dard charnel butinant dans un jeu de va-et vient le sexe en érection pour s’envoyer en l’air.

La nymphomane l’expédia au septième ciel le dévorant de sa bouche pulpeuse. Glamour, elle éjecta comme au cinéma ses chaussures d’un revers du talon pendant que ses longs doigts tubérisés ficelaient ce jeunot.

– Décrispe-toi mon petit loup, je ne vais pas te manger... susurrerait-elle.

Pourtant c’est ce qu’elle fit.

Des mains toutes en douceur mais aussi en longueur, des tentacules de mandragore aux vertus les plus subtiles, elle excellait dans les caresses érotiques. Ne laissant rien au hasard surtout pas les attributs virils dressés avec volupté, elle les empoignait avec gloriole dans un désir de l’amour accompli.

Submergé par tant de hardiesse, Jean qui n’était qu’un novice dans les jeux amoureux se perdit un peu au début. Mais Mathilde en maîtresse accomplie dans des artifices d’exhibition dont elle avait le secret prit les choses en main, si l’on peut dire.

Pudique, le garçon rangé de vingt-deux ans que sa maman cocolait d’attentions à l’écart de mauvaises fréquentations se réfugia affolé sous les draps. Simple sex toy dans les mains de son amante qui se régala de posséder un jouet aussi docile il vacilla pour enfin se perdre dans cette débauche.

Dans cette chambre enivrante où Mathilde mélangeait subtilement les arômes, une bouffée de chaleur plus vive que les précédentes le submergea. Sous son cortex stimulé l’instinct du mâle reprit le dessus réveillant en lui le feu d’une passion qui dormait depuis trop longtemps.

Sur ce corps écartelé le malin s’insinuait. Il s’égara dans des prouesses dignes du Karma-sutra avant de sombrer définitivement dans la luxure. Dans les seins de Mathilde se nichait le désir incestueux qu’il suçait avidement. Puis presque par vengeance avec voracité ses mains pétrirent les deux bouts de tétons en érection. Libéré il se raidissait jusqu’à la pointe des pieds jusqu’au moment suprême où dans un coup de boutoir sauvage il écarta les fesses charnelles libérant dans des mouvements de dyskinésie un spasme éjaculatoire.

Pris d’un rire convulsif frénétique des mots les plus osés rivalisaient avec des cris aigus de puceau.

Repu de tant de frivolité mais surtout de concupiscence il s’endormit comme un enfant dans les bras de sa Mélusine.

Au petit matin le jour le réveilla sous les draps imprimés comme chassé de son Paradis.

Il avait vécu une nuit exceptionnelle.

Il regarda Mathilde qui dormait. Ses sentiments étaient confus. Cette façon de l'avoir prise ainsi, de l'appeler mon bébé, ma chatte, ma putain, une grossièreté qui le répugnait.

Elle s'était confiée à lui, livrant une femme aussi secrète qu'extravagante. Il l'avait trouvée facétieuse, imprévisible tellement femme mais aussi sensible. Elle s'était révélée.

Il se tourna, elle ouvrit les yeux, souriante :

– On est bien tous les deux..

Elle l'embrassa tendrement sur le front, se leva, ouvrit la fenêtre.

Devant ce ciel de Provence, Mathilde callipyge nue offrit son dos cambré aux premiers rayons. Sentir une douce chaleur sur son corps la rassurait ; une offrande qui exprimait le besoin d'être aimée. Pourtant elle jouissait de tous les avantages d'une femme moderne mais elle n'était pas heureuse. Elle se sentait seule, une solitude qui l'oppressait chaque jour davantage. Dans ces moments elle était prise d'une querelle intime. Pas des remords, des regrets qui la chagrinaient tard dans la nuit, de mauvaises pensées, une angoisse que seul un Prozac pouvait chasser.

Ce n'était qu'au matin qu'elle gommait ses doutes sous une épaisse couche de maquillage.

Agréablement saupoudrée elle revêtait son attitude désinvolte, insouciant, provocante même. Une façade qu'elle montrait à la bonne société en vrai professionnelle de la tromperie.

– Tu m'aimes... un peu demanda-t-elle prudente.

Jean ne répondit pas, il lui tendit la main. Elle se rapprocha.

– C'est un peu... trop tôt... dit-il.

– L'amour n'attend pas... répondit-elle.

– Non, ce n'est pas ce que tu crois...

Il aurait pu balbutier des réponses, bafouiller des explications, il ne le fit pas. D'ailleurs il ne trouvait pas de mots, existaient-ils seulement pour rendre compte de son malaise ? Il ne le savait pas.

L'euphorie dissipée ils s'enlacèrent à nouveau pour ne pas se perdre. Leur regard évasif se perdit au plafond, un malentendu s'installa entre eux, le silence les sépara. Chacun enfermé dans son monde, dans sa logique, dans sa quête d'un meilleur avenir.
